

Nous sommes nés pour errer au hasard sur les collines

Marco Carbocci

Numéro 88, hiver 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14670ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Carbocci, M. (2001). Nous sommes nés pour errer au hasard sur les collines. *Moebius*, (88), 7–20.

MARCO CARBOCCI

Nous sommes nés pour errer au hasard sur les collines

Les hommes de ce pays sur la colline avaient lutté depuis toujours. Ils avaient érigé sur le sommet de la colline une des douze capitales étrusques. Ils l'avaient défendue contre les tyrans de Syracuse, les pirates, les légions de Scipion et les mercenaires de Sylla.

Et, lorsque la mémoire même des Étrusques s'était éteinte, ils avaient résisté encore, contre les barbares venus du nord, les Lombards, les Francs, les Turcs, contre la République de Pise, César Borgia et Alphonse d'Aragon.

Ils avaient lutté contre l'histoire et contre la misère, la faim, les saisons, les brigands de la Maremma et la malaria. Ils avaient lutté, simplement parce que ça avait un sens de lutter. Et puis, soudain, ça n'avait plus eu aucun sens. Et ils s'étaient laissés mourir avec le vent et le soleil d'hiver.

Une nuit, sur ce chemin de pierres et de broussailles qui mène à la plage, j'ai croisé Renato Moretti, mon grand-père.

C'était une nuit de lucioles et de lune. L'air tiède et sablonneux m'éclaboussait toujours davantage les mains et le visage à mesure que j'approchais du littoral. Plus loin, sur le Poggio, de minces filaments de nuages s'attardaient et s'effilocheaient lentement au-dessus du maquis, en direction du large.

J'arrivais à la Porcareccia. Les premiers grands tumulus étrusques m'apparurent dans le clair de lune. Alors, j'ai traversé la nécropole et durant un long moment, il n'y avait plus rien au monde que ces pierres et ma présence au milieu de ces pierres. Et puis, tout au bout du sentier, ce vieil homme qui fumait en me regardant venir.

«Je t'attendais, fit-il. As-tu senti quelque chose cet après-midi? As-tu senti comme le vent s'attardait dans les branches? Comme s'il parlait doucement aux choses et qu'elles l'écoutaient.

— J'ai senti qu'il fallait que je vienne ici, lui répondis-je.

— C'est cela, me dit-il. Je voulais te raconter une histoire.»

Il avait pris place sur un petit remblai de briquailles, était demeuré longtemps silencieux, le corps et le regard parfaitement droits.

J'ai rompu le silence:

«Il y avait des histoires que l'on racontait dans la famille. Des histoires de ta jeunesse. Est-ce l'une de ces histoires que tu voulais me raconter?

— Oui, fit-il. Certaines nuits, comme celle-ci, les sables du golfe brillent de millions et de millions d'étoiles.

— Je sais ça. Ce sont de minuscules particules de fer qui se sont mêlées au sable il y a des milliers d'années.

— Il y a des milliers d'années, oui. Mais ce n'est pas ce que tu dis. Ce sont des milliers d'histoires et de légendes, des milliers de remords, des milliers de peines et de joies que les hommes de la Maremma ont emportés avec eux dans la terre. Ce sont nos racines. Un homme sans racines n'est pas un homme!»

J'ai opiné de la tête, attendant qu'il poursuive. Sa voix était un chuchotement où perçait par moments un peu de sa vieille et terrible autorité d'autrefois.

* * *

Cette année-là, commença-t-il, il y eut le feu dans les collines. C'était une année de sirocco, comme celle-ci, et le vent avait porté le feu jusqu'aux remparts du village. Le feu menaçait de détruire non seulement le maquis, mais aussi la terre et le travail des hommes.

Les hommes avaient passé la plus grosse partie de la saison à lutter contre les flammes. Et lorsqu'ils pensèrent les avoir vaincues, ils comprirent qu'en réalité ils avaient tout perdu, que leur travail était détruit et que lorsque viendrait l'hiver, leur famille, leurs enfants auraient faim.

Alors, un homme vint au village et raconta qu'il y avait des coupes de bois du côté de Suvereto et que l'on manquait de main-d'œuvre. Et les hommes qui s'étaient rassemblés dans la boutique du village décidèrent de partir, qui irait dans le maquis de Suvereto, qui pousserait jusqu'à Massa Marittima ou Sassetta, pour faire le bûcheron et vivre dans les bois tout l'hiver.

Moi, évidemment, je ne comprenais rien encore à ces choses-là. Mon père avait un petit lopin de terre à l'intérieur des murs, de sorte qu'il avait sauvé un peu de sa récolte et qu'il avait longtemps réussi à différer son départ.

Mais quand vint la mauvaise saison, il fallut pourtant se décider à partir. Un soir, comme nous étions à table, mon père déclara qu'il quitterait le village à l'aube et que je l'accompagnerais.

Cette nuit-là, je dormis peu. La plupart de mes compagnons de jeu étaient déjà partis avec leur père ou leurs frères aînés et j'avais hâte de me mettre en route également. Oui, je me souviens que toute cette nuit j'avais dans la gorge cette espèce de grouillement désagréable que l'on ressent en face d'une chose inconnue qui nous effraie et nous excite en même temps.

C'était un matin terne qui paraissait charrier plus de rancœur, plus d'amertume et plus de profondeur que toute une vie d'homme. Ma mère me parlait tout doucement, me souriait et me caressait la tête. Mais je crois bien qu'elle laissait échapper un sanglot chaque fois qu'elle détournait les yeux. Ensuite, mon père parut et il y eut un long silence; puis, avant que quiconque ne se décide à rompre ce silence, nous étions déjà sur la route.

Nous avons traversé tout le village sans rencontrer personne. C'était une chose terrible que cette bourgade endormie dans la grisaille. Le silence durait toujours, si ce n'est, çà et là, le claquement d'un volet mal ajusté ou le gémissement des chiens.

Nous marchions vivement sans nous retourner. Enfin, sous l'arcade des remparts, mon père pivota des talons et demeura quelque temps à contempler la rue principale ainsi que notre maison se trouvant là-haut. Puis, il saisit mon poignet dans sa grande main forte et nous avons

descendu la pente de terres brûlées jusqu'au chemin, le long du littoral.

* * *

Lorsque nous sommes parvenus au bas de la colline, le soleil paraissait à peine. J'avais déjà oublié le village, et l'enthousiasme et la nouveauté me saisissaient comme un jeu insolite et exaltant. Alors, comme je m'étais mis à gambader dans les taillis, mon père se déchargea d'une partie de son bagage pour me le confier.

Il y avait là toutes sortes de choses utiles aux forestiers, des victuailles, des couvertures de laine, et toutes ces choses pesaient énormément sur mes épaules. Mais je savais qu'il ne fallait pas me plaindre.

Pourtant, la route était longue, dure et monotone. D'abord, nous avons pris par les champs pour gagner du temps. Nous marchions vite, croisant çà et là une charrette avec un paysan qui allait ou revenait du marché. Au-dessus de nous, des nuages passaient, mais si légers et si hauts qu'ils ne donnaient aucune ombre.

Enfin, au bout d'une petite heure, nous avons abandonné la vallée pour nous attaquer aux collines. Il semblait alors que ce poids sur mon dos devait m'arracher les épaules et toutes les larmes des yeux. Mais j'étais toujours résolu à ne pas me plaindre.

Nous avançons par un chemin d'éboulis et de broussailles. Mon père grimpeait devant et je suivais, le genou à terre, m'agrippant aux arbustes et aux ronces qui m'écorchaient les mains, les cuisses et les joues. À cette époque, il n'y avait pas de chemins dans le maquis et il nous fallait suivre le plus souvent le lit asséché d'un ruisseau de montagne.

Ainsi, nous sommes arrivés au sommet de la butte, puis il y eut la descente et aussitôt après une autre butte et une autre encore. Si bien qu'il me semblait que le monde entier n'était qu'une suite infinie de collines et qu'il n'y avait d'autres chemins pour l'homme que ces chemins de rocaille.

Plus tard pourtant, par une trouée dans le maquis, nous avons aperçu la ville, tout en bas de la pente. Mon

père, qui n'avait pas dit un mot encore, décida que nous nous arrêterions un moment. Il avait détaché son harnais et commençait à bourrer sa pipe avec le mégot d'un cigare toscan qu'il avait ramassé sur la route.

Pour ma part, je m'étais défait également de tout mon équipement et je regardais la ville. J'étais fasciné parce que c'était la première fois que je voyais des rues comme ça ainsi que des maisons comme ça. Puis tous ces petits points minuscules qui grouillaient entre les maisons et qui étaient les habitants de la ville.

«Que veux-tu? me demanda mon père comme je revenais me planter devant lui.

— Père, avez-vous déjà visité la ville?

— Sans doute. Que veux-tu savoir?

— Est-ce que les gens de la ville travaillent comme nous?

— Ils travaillent, évidemment. Mais pas de la même manière que nous autres, les paysans.»

Ensuite, il ne fut plus question de lui arracher une parole. Et comme la pause paraissait se prolonger encore, je me suis avancé une autre fois pour regarder le mouvement des gens tout en bas de la colline.

Après, puisque nous avons contourné la ville et les plaines qui la bordent, mon père posa une main sur ma nuque et me demanda si j'étais fatigué.

«Non! protestai-je.

— Tant mieux.»

Il leva un bras en direction de l'horizon.

«Il faudra passer cette série de collines là-bas. Puis contourner les carrières. Alors, nous trouverons un endroit pour dormir.»

C'était la première fois que mon père m'expliquait les choses. J'en éprouvai une réelle fierté, comme si soudain nous étions égaux. Je sentais confusément qu'au bout de ce voyage nous serions vraiment égaux et pareils l'un à l'autre.

Mais ce beau sentiment ne devait pas durer. Au bout d'une dizaine de minutes, j'étais aussi fatigué et aussi désespérément accablé qu'avant notre halte devant la ville.

Je me disais: sois dur! Ne te plains pas! Et, pour me donner du courage, je me suis mis à penser à mille choses folles et amusantes que j'aurais pu faire ou dire ou inventer si nous étions restés au village. Je pensais à mes frères et sœurs qui étaient restés et à ce qu'ils faisaient en ce moment, aux jeux auxquels ils s'adonnaient dans la poussière devant la maison.

Le soleil était haut dans le ciel et nous avions très chaud, malgré la saison avancée. Quelque temps après midi, nous nous étions arrêtés pour manger dans un petit vallon. Mais nous étions repartis presque tout de suite, et la douleur dans mes épaules grandissait toujours, se répandant dans mes bras et aussi dans mon ventre et ma tête. Mes jambes m'arrachaient presque des cris de douleur, tout enflées qu'elles étaient par la marche et l'écorchure des ronces et de la pierre.

J'étais vraiment à bout. Je pensais sincèrement que personne n'avait jamais été aussi mal, aussi douloureusement mal dans sa vie. Je me répétais toujours: sois dur! Continue! Mais je n'avais plus aucun courage.

Alors, je rêvais que je pouvais me laisser tomber là à tout instant et qu'il n'y aurait plus rien à faire. Je pensais: lorsque tu as vraiment mal, tu es seul au monde. Et personne ne te viendra en aide car personne ne peut concevoir exactement cette douleur immense qui est en toi.

Enfin, je me suis écroulé contre une souche, pleurant presque, geignant, oui: luttant de toutes mes forces pour retenir les sanglots qui montaient dans ma gorge. Mon père revint vers moi et, sans un mot, m'arracha le fardeau qu'il m'avait confié. Je l'ai dit: je n'avais plus le courage de rien et surtout pas le courage de protester.

Il passa les lanières de cuir usé sur ses épaules. Puis, me considérant sans expression particulière:

«*Fai le cose per bene!* me dit-il. Fais les choses comme il faut les faire!»

J'étais désespéré. Au bout d'une centaine de mètres à peine, je l'ai appelé et lui ai dit que je voulais reprendre

le sac. Il ne fit aucun commentaire, se contenta de poser le sac sur le sol et de le laisser derrière lui pour que je le récupère en passant.

Avec le crépuscule vint la fraîcheur. Un vent froid se leva, qui faisait voltiger les feuilles mortes dans nos jambes et glaçait la sueur dans notre dos. Nous avions atteint une portion du bois qui avait déjà été travaillée par les bûcherons. Ils avaient laissé en réserve un arbre unique par groupe de dix et on devinait encore, sous l'herbe sèche, la trace des grandes meules de boue que construisent les charbonniers pour faire cuire le bois. Plus loin sur le remblai se trouvait une cabane abandonnée.

Mon père s'est avancé vers la cabane, déclarant que c'était là que nous passerions la nuit. C'était une grande hutte de forestiers, faite de branchages et de mottes de terre. À l'intérieur se trouvaient deux vastes lits de bruyère, un fourneau ébréché, couvert de mousse, et une grande table en rondins.

La nuit tombait et je n'étais pas fier. J'avais peiné jusque-là, sans rien dire, sans rien montrer de mes souffrances. Mais, avec la pénombre, mes peines redoublèrent.

Je m'étais mis à songer aux histoires de sorciers, de brigands, d'envoûtements que racontaient les *cantastorie* qui montaient parfois au village. Et, dès ce moment, le bois s'emplit pour moi de figures invisibles et menaçantes. Ces images et une terreur secrète, ainsi que la fatigue du voyage, me laissaient tout stupide et étourdi dans mon coin de cabane, tandis que mon père s'occupait à l'extérieur.

Lorsque celui-ci m'appela un peu plus tard, je dus me faire violence pour lui répondre. Un orage s'annonçait et il fallait ramasser au plus vite du petit bois pour le feu. Quelques éclairs fusaient déjà, de loin en loin, découpant la cime des arbres et éclaboussant d'une lumière blanchâtre toute chose autour de nous. Par instants résonnait aussi, tantôt très loin dans la vallée, tantôt tout proche, l'appel morne et sinistre d'un grand oiseau de nuit.

Je travaillais rapidement, malgré la fatigue, rassemblant sans choisir tout le bois que je trouvais et sentant grandir en moi la terreur de la nuit, de l'orage, la terreur de tout ce qui appartenait à ce lieu et à la nuit.

Quelque chose approchait. J'en étais sûr à présent. Je pouvais le sentir avec tous mes sens, avec tout mon corps. Quelque chose me guettait dans la nuit et s'avançait tout droit vers moi.

Alors, relevant subitement la tête, je vis surgir cette forme humaine, terrible, aussi noire et luisante que tous les démons de l'enfer. Et, bordel de Dieu! Je n'ai pas réfléchi un moment, car dans la même seconde j'avais déguerpi et m'étais réfugié dans la cabane, scrutant chaque bruit au-dehors et puis le bruit de ma propre respiration, de mon propre corps. Comme si la peur doucement m'avait isolé du monde.

Il me fallut de longues minutes pour me ressaisir. Lorsque enfin je me suis résolu à jeter un coup d'œil au-dehors, j'ai vu mon père près du feu qu'il avait allumé et en face de lui l'inconnu qui m'avait effrayé. Tous deux étaient accroupis et parlaient à voix basse.

Mon père m'aperçut et me demanda si j'avais terminé mon travail. Je partis sans un mot et revins aussitôt avec un premier chargement de bois mort. Il me regarda m'éloigner et revenir. Ensuite, il se tourna vers l'inconnu, lui dit quelque chose que je n'entendis pas. L'autre lui répondit et je ne compris pas non plus ce qu'il disait.

Après mon second voyage, l'homme avait disparu. J'ai posé mon fagot dans la cabane et suis resté un temps à attendre. Mon père me demanda encore une fois si j'avais terminé.

«J'ai pris tout le bois mort que j'ai pu trouver», lui mentis-je.

Il me fit signe de le précéder à l'intérieur et bloqua la porte derrière nous. Dans le noir, je cherchai à tâtons ma litière et m'y blottis rapidement.

Je songeais encore à cet homme, là dehors. Je savais que mon père ne me donnerait aucune explication. J'attendis qu'il se fût installé près de moi et l'appelai.

«Que veux-tu encore?

— Savoir qui était cet homme.»

Il me dit que c'était un charbonnier. Qu'il descendait des montagnes de Pistoia parce qu'il n'y avait pas de charbonniers sur la Maremma. Qu'il avait un engagement

du côté de Monterotondo et qu'il voulait simplement reconnaître son chemin.

«Mais n'a-t-il pas peur de voyager la nuit?

— Pourquoi aurait-il peur?» fit-il.

Ensuite, je l'ai entendu se tourner dans son coin et j'ai deviné qu'il dormait déjà.

Lorsque mes yeux se furent habitués à l'obscurité, je pus l'apercevoir, un bras replié sur son front. Il y avait toute cette force tranquille qui émanait de lui, jusque dans son sommeil. Et, tout à côté de lui, j'ai senti qu'il n'y avait pas d'inquiétude à avoir et je n'avais plus peur de la nuit.

Je ne dormis pas beaucoup cette nuit-là. D'abord, mes muscles me tiraillaient les jambes et les reins et c'était la première fois que je sentais si fort la fatigue du travail. Cette fatigue-là te laisse tout rompu et comme hors de toi-même. Si tu n'y es pas habitué, elle t'empêche de trouver le sommeil. Mais il y avait autre chose.

Dehors, l'orage avait commencé, emportant tout, blessant, giflant hommes, bêtes, et les arbres, les pierres, le feu. Nous étions bien à l'abri dans cette cahute de boue et c'était une sensation vraiment agréable de se sentir à la fois si vulnérable et protégé.

* * *

Je finis par m'endormir enfin. Quand je me suis réveillé au matin, mon père était déjà levé et s'occupait de refaire du feu.

C'était un matin calme, un peu gris. De l'orage, ne subsistaient que le chuintement de l'humidité entre les feuilles mortes lorsque tu marchais et les flaques d'eau où se reflétaient des coins de ciel grisâtre. Je me suis approché du feu, doucement, en me frottant les membres. Mon père n'a pas bougé la tête.

«Occupe-toi de trouver de l'eau», fit-il.

Je me suis mis en route aussitôt avec le petit seau de fer que nous avions apporté.

Je marchais vite, libre encore de tout fardeau, mais accablé déjà à l'idée de reprendre bientôt la route. Il y avait un petit ruisseau que nous avions repéré la veille en

contrebas de la colline. Mais l'orage, bien sûr, avait grossi les eaux. Et, à présent, c'était un torrent de boue et de débris qui dévalait la pente.

J'ai suivi ce déluge sur une bonne centaine de mètres. Puis, la pente se fit plus légère et l'eau plus paisible et plus claire. Le clapotis du courant devint une plainte douce et tranquille.

Alors, il sembla que j'avais atteint une portion du maquis qu'aucun homme des collines n'avait explorée encore. Je n'étais pas réellement inquiet: je savais évidemment que je n'avais qu'à suivre le ruisseau en sens inverse pour retrouver notre cabane.

Quelque chose pourtant me mettait mal à l'aise: la plainte du ruisseau s'était soudain faite plus douce encore et plus précise. Et il y avait dans tout ça quelque chose de profondément triste et de terriblement humain.

Je me suis immobilisé pour écouter, ai continué, me suis arrêté encore. Et cette fois j'étais certain d'entendre une voix humaine et des petits rires et une autre voix, plus profonde, qui répondait à la première.

Plus j'avançais, plus ces voix devenaient claires et pures. Je pouvais presque saisir ce qu'elles se disaient. À ce moment-là, il me fallut contourner des buissons. Mais, comme je craignais de perdre le ruisseau, je décidai finalement de les traverser en poussant devant moi mon petit seau, en guise de bouclier. Et c'est comme ça que je perdis l'équilibre et me retrouvai à avancer à plat ventre dans la futaie.

De l'autre côté des buissons, le ruisseau s'était métamorphosé en une mare assez vaste derrière laquelle s'étendait un pré. Ce que je vis tout d'abord, ce fut la calèche et le cheval dételé à proximité qui restait immobile au milieu du pré, comme une belle image en couleur dans un livre.

À quelque distance se tenait un couple avec une ombrelle. Plus loin une jeune fille et encore un autre homme en cravate qui fumait des cigarettes et remontait la manivelle d'un de ces appareils à musique qu'il avait disposé sur une grande nappe au milieu du pré.

J'observai cette scène un moment et tout était comme suspendu dans l'air, formidablement léger et doux.

J'observai d'abord le couple qui se tenait plus près de moi. Ils avaient des gestes lents et désinvoltes. Et leurs rires, leurs voix aussi avaient quelque chose de léger et de gai.

L'autre jeune fille avançait pieds nus dans l'herbe blanchie par la rosée et on aurait dit que ses pieds ne touchaient jamais réellement le sol. Elle avait des manches amples et bouffantes et tenait à bout de bras un chapeau à large bord qu'elle agitait négligemment en marchant.

L'homme à la manivelle était parfaitement immobile, les yeux fixes, lointains. Mais ses lèvres bougeaient et je compris à la direction de son regard qu'il s'adressait à la jeune fille isolée, quoique aucun son en vérité ne paraissait sortir de sa bouche.

Alors, la musique jaillit du grand pavillon cuivré et scintillant dans le soleil matinal et la jeune fille déchaussée se mit à tourner dans la rosée, levant ses deux bras en arc au-dessus de son front, se dressant, se courbant, évoluant par petits bonds. Elle bougeait comme dans un songe, aérienne, si grande, si blanche et si belle que je crus réellement à un songe.

Je demeurai là longtemps, tranquille, attentif à ne pas me faire remarquer. Des raies de lumière translucides et denses semblables à des filets d'eau trouaient la futaie. La jeune fille passait dans la lumière. Je la vis allonger une main comme pour toucher quelque chose d'invisible et bondir, et puis se recroqueviller sur elle-même, petite chose frileuse et sans force.

Enfin, je la vis se détendre brusquement et lancer son chapeau en direction du ciel. Et il tournait, tournait, et il semblait qu'il ne cesserait jamais de monter dans le ciel.

Je me suis redressé et suis sorti des buissons à reculons. La musique résonnait encore, tandis que je m'éloignais. Elle se diluait doucement derrière moi, pour finir par s'évaporer tout à fait. Alors, sans que je puisse expliquer pourquoi, je me suis senti soudain amer et malheureux comme jamais. Réellement désespéré. Une légère bruine s'était abattue sur les bois et j'étais loin de tout à nouveau, isolé dans ce monde de forestiers.

Il me fallait rejoindre mon père. Je songeais vaguement à une explication, car j'ignorais combien de temps

je m'étais attardé devant le petit pré et je craignais qu'il ne me batte pour ça.

Mais il ne me posa aucune question, ne me fit aucun commentaire. Au bout de quelques minutes, nous nous sommes remis en route, moi trottant derrière lui, alors qu'il restait silencieux, écartant les branches sur nos pas avec son bâton. Nous avons repris la cadence de la veille et avant midi, nous avons dépassé ce chapelet de collines. Ensuite, ce furent d'autres collines et d'autres encore. Il semblait que cela ne cesserait jamais.

* * *

À présent, tout se taisait de nouveau et on entendait grésiller le papier de nos cigarettes. J'ai considéré la pinède au loin et, au-delà de la pinède, la lueur finissante des feux que des adolescents allumaient toujours sur la plage. Alors, nous nous sommes levés, mon grand-père et moi, et sans nous concerter avons commencé à suivre le petit sentier qui contourne la nécropole.

Nous avons continué à marcher en silence un certain temps. De l'autre côté de la grande nécropole s'étendait un ravin que coupait un autre sentier de terre battue.

En suivant ce sentier, nous avons dépassé la colline de San Cerbone. Puis, comme nous parvenions devant une hutte de bergers, mon grand-père a poussé la porte et je l'ai suivi à l'intérieur.

«Étends-toi un moment si tu es fatigué.

— Et toi?

— Je vais veiller.

— Si je m'endors, ai-je fait, tu seras là lorsque je me réveillerai?

— Je serai là.»

Je me suis allongé en ramenant sur mes épaules les pans de ma veste et l'ai regardé qui s'était planté dans l'embrasement de la porte. Il fixait quelque chose devant lui, au-delà de Malassarto, tirant de temps à autre des petits nuages de son mégot. Je l'ai appelé doucement.

«Dors», fit-il.

Et je me suis endormi.

Lorsque, plus tard, j'ai ouvert les yeux une première fois, il était toujours là, fumant, impassible, sur le seuil. Lorsque je les ai rouverts une seconde fois, il avait disparu. Je me suis précipité à l'extérieur et l'ai aperçu un peu plus loin sur le sentier.

«À présent, il faut que j'y aille», me dit-il.

Il s'est avancé vers la lisière du bois, s'est retourné une dernière fois, a levé sa vieille main osseuse et j'ai levé la mienne. Puis, il a disparu dans la futaie, droit et vif comme un chien de montagne.

Plus tard, je me suis avancé à mon tour en direction de la plage. Le brouillard sur la vague était presque palpable et aussi dense et moite que la fumée de ma cigarette. Je me suis arrêté là où s'achève le maquis et j'ai regardé ça: la mer et le ciel, à perte de vue. Dans le même temps, quelque chose continuait de descendre du maquis, quelque chose de secret et qui appartenait seulement au maquis et à la vie dans les collines. Je me suis étendu dans le fourrage, à faire le bilan.

Au matin, Saverio Ricci m'a trouvé sur sa route comme il ramenait ses brebis dans les hauteurs. Il m'a demandé ce que je faisais là dans le fourrage. Je lui ai dit que j'avais vu Renato Moretti, mon grand-père, et que nous avions bavardé et fumé jusqu'à l'aube.

«Mais d'où sors-tu? s'est-il exclamé. Cela fait bien quarante ans qu'il est mort!

— Je le sais bien. Merde! Qu'est-ce que tu crois!?»



M.M.T.P.